

Homélie du 16 août 2026 – Matthieu C15

V21-28

Diacre Jean-Pierre

Chers amis, j'espère qu'en écoutant cette histoire, vous y êtes entrés lentement, avec un cœur ouvert, en laissant la lumière du Christ se déposer en vous-mêmes. Car ce texte n'est pas simplement une rencontre entre Jésus et une femme cananéenne, qui se termine bien malgré l'attitude de Jésus, un peu brusque. Ce récit est bien plus que cela. C'est un itinéraire intérieur. C'est une pédagogie de la foi. C'est une révélation de ce que Dieu fait dans nos vies quand tout semble fermé. Tout d'abord, Jésus sort des frontières. Il aurait pu rester à Gènesareth, ville qui lui était acquise. Jésus va marcher sur ce qui semble loin, la région de Tyr et Sidon, essentiellement habitée par des païens. Un éloignement certes géographique, puisqu'il y avait une centaine de kilomètres à parcourir, sur des chemins difficiles. Mais la distance était bien plus grande entre ces habitants qui pratiquaient des religions polythéistes et la foi de Jésus.

Ce verset pourrait être sans grande portée. Pourtant, il dit déjà l'essentiel : Dieu se déplace. Jésus quitte un territoire familier pour entrer dans une terre étrangère. Il franchit une frontière culturelle, religieuse, historique. Dans nos vies, il y a aussi des temps où il nous faut quitter ce qui est confortable, ce que nous apprécions souvent modérément. Au bout, il y a toujours un inconnu. Une mère qui quitte son travail pour accompagner un enfant hospitalisé, elle ne sait pas la gravité de l'état de son enfant et attend le constat avec angoisse. Un père qui traverse une ville entière pour soutenir un parent isolé, en se demandant

combien de temps il devra rester. Un jeune qui ose entrer dans un bureau d'aide sociale pour demander de l'aide, alors que jusqu'à cet instant, sa fierté lui rendait impensable de devoir le faire. Une personne blessée qui pousse la porte d'une église après des années d'absence, une étrangère qui craint l'accueil et les reproches éventuels. Tous ces exemples, sont des Tyr et Sidon modernes. Des lieux où l'on n'est pas sûr d'être accueilli. Des lieux où l'on se sent étranger. Comme Jésus, il nous faut marcher vers l'autre, vers ce qui semble loin, là où il nous semble ne pas avoir notre place. Il en est de même pour notre foi. De temps en temps, il nous arrive de la retirer dans des espaces où nous pensons ne pas devoir y aller, car trop difficile. Le pardon que l'on refuse et qui devient pour nous une région de Tyr et Sidon... dont il faudra bien un jour en franchir la frontière.

Alors que Jésus et ses disciples avançaient « Voici qu'une Cananéenne, venue de ces territoires, disait en criant : « Prends pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est tourmentée par un démon. » Les disciples voulaient la chasser car la femme était étrangère et païenne. Ils n'avaient pas compris que le cri de cette femme était une prière naît du désespoir. Sa fille n'en pouvait plus, et elle en tant que mère, elle était malheureuse de voir sa fille souffrir. La femme cananéenne n'a pas de nom. Elle n'a pas de statut. Elle n'a pas de place semble-t-il dans l'histoire du salut annoncé par Jésus. Mais elle a un cri *« Seigneur, fils de David, ma fille est tourmentée. »* Ce cri traverse l'air comme une flèche. Il n'est pas parfait. Il n'est pas théologique. Il est vrai. Ce cri de la femme, nous les entendons encore aujourd'hui. Une mère qui dit, je ne sais plus quoi faire pour mon fils. Un père qui murmure, je ne veux pas perdre mon enfant. Une femme qui pleure, je n'arrive plus à payer mon loyer. Un homme

seul qui dit, je n'ai plus personne à appeler. Une famille qui attend un diagnostic médical avec la gorge serrée. Combien de fois avons-nous bien voulu les entendre ? Ce sont des cris qui ne cherchent pas à convaincre Dieu. Ils cherchent à survivre. La femme cananéenne devient l'icône de toutes ces personnes qui n'ont plus que la prière comme dernier souffle.

Apparemment, le cri de la femme ne perturbe pas Jésus. *« Mais il ne lui répondit pas un mot »* Jésus ne répond pas. Ce silence est déroutant. Tout silence nous effraye. Gandhi disait à propos du silence : *« Ce qui me fait peur, ce n'est pas la méchanceté des méchants, mais le silence des justes »*. La cananéenne devait avoir entendu le récit des guérisons accomplies par Jésus. Pour elle, il était le JUSTE en qui elle espérait obtenir la guérison de sa fille. Il ne pouvait pas en être autrement... et pourquoi il en serait autrement si Jésus était l'image parfaite du JUSTE ? L'absence de réponse est un silence vite insupportable et nous le connaissons. Le silence d'un examen médical qui tarde. Le silence d'un enfant qui ne parle plus. Le silence d'un conjoint qui s'éloigne. Le silence d'une prière qui semble ne plus être entendue. Le silence d'un deuil où l'on ne comprend plus rien. Le silence est souvent une nuit au cours de laquelle, il est impossible de trouver le sommeil.

Et pourtant, ces silences ne sont pas des abandons. Ce sont des espaces où la foi se creuse, où le cœur se purifie, où l'espérance commence à naître. La femme ne se détourne pas. Elle avance dans ce silence comme une mère avance dans une nuit d'hôpital, comme un père avance dans une salle d'attente, comme un croyant avance dans une prière qui semble vide.

Après le silence qui a dû paraître interminable, Jésus répondit *« Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de*

la maison d'Israël. » Parole qui s'apparente à une sentence et qui voudrait être une fin de non-recevoir à la prière de la cananéenne. Une porte se ferme avec une bonne raison pour Jésus « *Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens.* » Cruelle désillusion, mépris pour cette cananéenne d'être assimilée à un petit chien, son cœur doit bouillir et peut-être a-t-elle penser à maudire Jésus, à le mépriser. Ce dialogue ressemble à des temps similaires d'aujourd'hui : les refus administratifs, les portes fermées, les médecins qui disent, on ne peut rien faire de plus, les proches qui disent, tu exagères. Ce sont des paroles sévères qui passent pour des exclusions. Pour la cananéenne, la répartie de Jésus était dans la même mouvance. D'aucuns seraient déjà repartis mais cette femme, reste obstinée. Bien au contraire, elle renverse la parole de Jésus. « *Oui, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table.* » Elle ne revendique rien d'autre, que quelques miettes qui tombent de la table... et les miettes suffisent à guérir une vie. Elle fait preuve d'une grande humilité, ne sollicitant que quelques brisures d'aliment.

Devant cet abaissement, Jésus se laisse émerveiller par la foi de cette femme « *Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux !* » Grande, non pas parce qu'elle connaît la Loi, non pas parce qu'elle appartient au peuple élu. Grande car cette femme fait preuve d'une persévérance, d'une espérance, et d'un amour hors du commun. L'énergie d'une foi ne se mesure pas. Elle se voit au travers de la mère qui continue de parler à son enfant même quand il ne répond plus. Elle se témoigne au travers de ce père qui persiste dans sa prière pour son fils même quand tout semble perdu. Elle se remarque au travers de la personne âgée qui n'arrête pas de sourire malgré la solitude. Elle se révèle au travers de ce croyant qui

régulièrement vient à la messe, alors qu'il ne ressent plus rien depuis longtemps. Mais il se dit, qu'un jour peut-être, Jésus se fera présent en lui. Tout cet ensemble contient des gestes humbles, qui semblent petits... en somme des miettes. La grâce de Dieu pour nous aider à supporter des situations difficiles, tôt ou tard, elle nous est donnée.

Ce n'est pas par lassitude ou par volonté de se débarrasser de cette femme que Jésus va accorder la guérison à la fille tourmentée par le démon « *Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux !* » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie, à distance, sans geste. sans spectacle. Quel soulagement pour cette mère qui va retrouver sa fille rétablie par une parole de Jésus. Mais non seulement... car la foi de sa mère et sa persévérance y ont contribué également. Dans notre quotidien, la guérison ressemble à un enfant qui retrouve le sourire après des mois de nuit, à une famille qui retrouve la paix après une longue crise, à une personne qui retrouve la force de se lever, à un cœur qui retrouve la capacité d'aimer, à une âme qui retrouve la lumière après une longue obscurité. Les guérisons sont souvent discrètes. Des miettes dites-vous ? Certes, mais des miettes de Dieu qui transforment. Louis Pasteur disait « *Guérir parfois, soulager souvent, écouter toujours.* »

Chers amis, gardez cette image de la femme cananéenne. Elle nous apprend que la prière peut commencer par un cri, que la foi peut naître dans le silence, que les obstacles peuvent devenir des seuils, que les miettes de Dieu suffisent à transformer une vie, que la persévérance humble ouvre les portes du ciel. Elle nous enseigne que la foi n'est pas une théorie. Elle est une fidélité dans la nuit.

Chers amis je vous partage cette prière : *Seigneur Jésus, toi qui accueilles la foi humble et ouvres ta grâce à tous, apprends-nous la confiance persévérante, le cœur pauvre, l'espérance qui ne se ferme pas. Quand nous nous croyons loin, rappelle-nous que ta grâce suffit. Donne-nous d'accueillir même les miettes qui viennent de toi car elles portent la vie.*

Amen.

